

YVES
MICHAUD

HUMAIN
INHUMAIN
TROP HUMAIN

RÉFLEXIONS SUR LES BIOTECHNOLOGIES,
LA VIE ET LA CONSERVATION DE SOI
À PARTIR DE L'ŒUVRE DE PETER SLOTERDIJK

CLIMATS

HUMAIN,
INHUMAIN,
TROP HUMAIN

DU MÊME AUTEUR

- Chirac dans le texte, la parole et l'impuissance*, Paris, Stock, 2004.
- La philo 100 % ado*, Paris, Bayard jeunesse, 2003.
- L'art à l'état gazeux, essai sur le triomphe de l'esthétique*, Paris, Stock, février 2003 ; le livre de poche Hachette, 2004.
- Changements dans la violence, essai sur la bienveillance universelle et la peur*, Paris, Odile Jacob, 2002.
- Humain, inhumain, trop humain, réflexions philosophiques sur les biotechnologies, la vie et la conservation de soi à partir de Peter Sloterdijk*, Montpellier, Éditions Climats, 2002.
- Critères esthétiques et jugement de goût*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, coll. Rayon Art, 1999, 3^{ème} édition 2001 ; le livre de poche Hachette, 2005.
- L'Art contemporain depuis 1945*, Paris, La Documentation photographique, la Documentation française, 1998, 2^{ème} édition 2001.
- La Crise de l'art contemporain, Utopie, démocratie et comédie*, Paris, PUF, coll. Intervention philosophique, 1997, 5^{ème} édition 1999 ; nouvelle édition, PUF, coll. Quadrige 2004.
- La Violence apprivoisée*, Paris, Hachette, collection Questions de société, 1996.
- Les Marges de la vision, essais sur l'art 1978-1995*, collection Critiques d'art, Nîmes Éditions Jacqueline Chambon, 1996.
- Enseigner l'art ?*, collection Rayon Art, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1993, nouvelle édition, entièrement refondue, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, coll. Rayon Art, 1999.
- L'Artiste et les commissaires, quatre essais non pas sur l'art contemporain mais sur ceux qui s'en occupent*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1989, 3^{ème} édition 2001.
- John Locke*, Paris, Bordas, Paris, 1986, nouvelle édition, Paris, Puf, coll. Quadrige, 1998.
- La Violence*, coll. Que sais-je, Paris, PUF, 1986, nouvelles éditions 1995, 1998, nouvelle version 2005.
- Hume et la fin de la philosophie*, Paris, PUF, 1983, nouvelle édition, Paris, Puf, coll. Quadrige, 1999.
- Violence et politique*, coll. Les essais, Paris, Gallimard, 1978, réimpression 2006.
- La violence*, Paris, PUF, 1973, coll. Dossiers Logos.

Yves Michaud

HUMAIN,
INHUMAIN,
TROP HUMAIN

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES
SUR LES BIOTECHNOLOGIES,
LA VIE
ET LA CONSERVATION DE SOI
À PARTIR DE L'ŒUVRE
DE PETER SLOTERDIJK

Suivi de
Le Diable dans les détails

CLIMATS

Copyright © Climats, un département des éditions Flammarion,
2002, 2006.

CLIMATS
87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-08-213126-1

« Qu'est-ce donc que la moralité ? Est-ce que ce n'est pas simplement quelque chose que l'homme change de temps en temps de manière quelque peu saugrenue sur la base de ses prétendus besoins de se présenter comme humain dans le cours du progrès ? »

Zhu Yu, présentation de sa performance *Manger les gens*, exposition *Fuck off*, Biennale de Shanghai, novembre 2000, catalogue p. 192.

Introduction

L'essai qui suit est né au croisement d'une réflexion que je poursuis depuis plusieurs années sur les techniques d'action des hommes sur eux-mêmes, et d'une autre sur les manipulations de la vie. La philosophie récente de Peter Sloterdijk est en partie consacrée à ces deux sujets. J'ai saisi l'occasion d'une lecture attentive des publications du philosophe allemand au moment de la polémique sur sa conférence Règles pour le parc humain pour établir un dialogue à distance avec lui et élaborer en même temps une partie de mes idées.

Cet essai s'inscrit donc dans la tradition de la « télécommunication lettrée » dont parle Sloterdijk en ouverture de sa conférence. Il s'inscrit évidemment aussi dans une tradition philosophique encore mieux connue, celle du dialogue critique en forme de commentaire sur une pensée.

J'ai essayé d'une part de présenter les thèses de Sloterdijk avec leurs tenants et aboutissants, d'autre part de dégager les points forts et les points faibles de sa réflexion et enfin d'inscrire ces pensées et les miennes à leur suite dans le cadre d'une réflexion plus générale sur l'instrumentation humaine.

Il y a en ce moment d'intenses discussions en matière de bioéthique compte tenu des rapides développements des biotechnologies. Les réflexions menées dans ce livre montrent que, si l'on veut aller plus loin que les prises de position moralisantes, il faut, d'une manière ou d'une autre, s'interroger sur l'essence humaine, sur le type d'humanisme qu'elle commande et sur la relation de l'homme à ses techniques. Le mérite de Sloterdijk, y compris dans ses inaboutissements, est de montrer que cette interrogation ne simplifie pas la réponse mais la complique encore un peu plus.

On ne trouvera donc pas dans ce texte de leçons ni de recommandations sur ce qu'il faudrait faire. On verra en revanche que les contradictions et les impasses ne sont pas faciles à éviter parce que la situation est elle-même traversée de tendances antagoniques. On devra constater aussi que les conclusions qui se dessinent ne sont pas particulièrement encourageantes. Elles ont néanmoins le mérite de permettre de bien délimiter et identifier les positions en présence.

Un second texte, intitulé Le diable dans les détails, revient sur toutes ces questions et les développements qu'elles ont connus depuis 2001. Il a été rédigé en mars 2006.

Les hommes ont toujours agi sur eux-mêmes et sur l'espèce. Pour le meilleur et pour le pire. Pour lutter contre les maladies ou fabriquer des monstres de foire qui rapportent de l'argent, pour s'embellir ou se mutiler, pour croître et multiplier ou éliminer des populations entières par génocide.

Ils ont pris en charge leur propre évolution à travers les différentes techniques : techniques dures des outils, moyens techno-scientifiques de l'aménagement du monde, techniques dures et douces du gouvernement, du pouvoir et de la violence, du contrôle des populations et de la démographie, techniques douces de la culture et des échanges symboliques.

Les hommes ont toujours vécu dans des abris, des serres ou des parcs, même rudimentaires, dont ils contrôlent le climat et les conditions intérieures pour mieux aménager leur relation avec l'extérieur, c'est-à-dire avec l'environnement ou la nature.

La situation contemporaine diffère pourtant par trois traits absolument nouveaux.

D'une part, les capacités d'action de l'espèce humaine sur elle-même sont incomparablement plus puissantes que par le passé. Qu'il s'agisse d'opérer sur le corps, les maladies et la santé, la durée de la vie, les humeurs et les idées, les pensées et les croyances, la reproduction et l'espèce, ce que nous pouvons faire est sans commune mesure avec tout ce que l'humanité a pu imaginer dans ses rêves les plus utopiques. En matière d'alimentation, de santé et surtout de contrôle de la reproduction et de la sélection, tout semble possible, y compris l'inconcevable. Déjà, dans la logique du contrôle des naissances, les parents peuvent dire à leurs enfants qu'ils les ont voulus. Grâce aux progrès de la génétique et à l'eugénisme privatisé que ces progrès rendent possible, ils pourront bientôt leur dire qu'ils les ont voulus aussi parfaits qu'ils sont.

Sont nouvelles aussi la disponibilité et même la propension ouverte, avouée et euphorique que nous avons à agir de cette manière instrumentale et technique sur nous-mêmes. Nous acceptons couramment et sans sourciller une représentation instrumentale des conduites et nous souscrivons de plus en plus volontiers à elle. Nous y voyons des formes de comportement normales, y compris quand nous faisons semblant de prétendre le contraire au nom du refus indigné de la technique envahissante et déshumanisante. Nous prêchons la religion du naturel et, dans les supermarchés, les rayons « bio » s'étendent, mais courons acheter des vitamines, des anxiolytiques – et bien mieux encore.

Enfin, il apparaît aussi que la capacité humaine à contrôler la serre met en danger non seulement le rapport à la nature qui se dissout dans la culture des parcs de loisirs, des zoos, des réserves et de la touristification du monde, mais la nature elle-même. Nous contrôlons si bien notre milieu et l'avons si parfaitement aménagé pour notre survie et notre confort que nous avons mis en danger le monde et l'environnement dans lesquels il s'inscrit. Nous, hommes développés, vivons confortablement avec beaucoup d'eau, de nourriture, d'énergie et de chaleur et sillonnons le monde en touristes ou en démarcheurs affairés mais la planète se réchauffe, la couche d'ozone est trouée, nos vaches sont devenues cannibales et nous mourrons étouffés par l'abondance, la pollution et les emballages. C'est ce que l'on appelle les problèmes globaux de l'environnement.

Nous sommes en fait entrés dans les temps de l'instrumentation de soi. Nous soignons notre corps, l'améliorons, l'embellissons, le prolongeons ou tentons de l'empêcher de décliner trop vite. Nous modifions et contrôlons nos humeurs à coups de drogues, psychotropes, tranquillisants, euphorisants. Nous soulageons nos douleurs et changeons nos idées à coups de vacances, de psychothérapies en tous genres, d'enrôlements sectaires ou religieux.

Parmi toutes ces formes d'action sur soi faustiennes, il en est une qui ne concerne ni le corps ni les désirs ni les idées, mais touche à tout cela en même temps et touche surtout à quelque chose d'à

la fois absolument intime et nullement personnel, d'absolument privé et de complètement public – la reproduction et la procréation.

Foucault dans les dernières pages de *La Volonté de savoir*¹ parlait du sexe comme de ce point imaginaire « par lequel chacun doit passer pour avoir accès à sa propre intelligibilité, à la totalité de son corps, à son identité » ; il ajoutait que « le sexe est devenu plus important que notre âme, plus important presque que notre vie ». Ce point d'ancrage et d'accrochage de notre existence, nous parvenons à le dominer lui aussi, à le maîtriser par nos techniques.

Avec un double paradoxe qu'il faut mesurer dans toute sa force : en agissant sur nous-mêmes nous agissons sur notre descendance et en agissant sur elle nous nous donnons aussi les moyens d'agir sur nous-mêmes. Le cercle est parfait.

Il faut jusqu'à nouvel ordre être deux pour parvenir en cette affaire à un résultat. Ce résultat est un être réputé autonome, qui n'appartient pas à ses géniteurs et finalement leur échappera, même s'il est sous leur tutelle et confié à leurs soins pendant le début de sa vie. Mais le désir d'enfant, de progéniture, le désir génésique fait maintenant aussi l'objet d'une manipulation qui l'artificialise. S'il continue à en aller avec lui du désir, de la beauté et de la jeunesse des corps, des jeux de l'amour, du hasard et des possibilités que donnent les circonstances, comme il

1. Foucault (M.), *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 205-206.

en fut probablement toujours ainsi, il en va aussi des moyens et méthodes de la reproduction où notre savoir et nos pouvoirs sont plus puissants qu'ils le furent jamais. Il suffit d'énumérer : connaissance et maîtrise de la procréation, contraception et planning maîtrisé des naissances, interruptions de grossesse en rapport avec le désir du couple ou de la femme, en rapport aussi avec les conditions pour élever un enfant, avortement thérapeutique, traitements de la stérilité, procréation assistée sous toutes les formes depuis l'insémination artificielle jusqu'à la conception *in vitro* et l'implantation de l'embryon ou au prêt d'utérus, diagnostic génique prénatal, sélection génique des embryons et pourquoi pas clonage reproductif. Autant de manières d'agir sur nous pour agir sur l'espèce ou du moins nos descendants propres.

À l'inverse, en agissant sur la reproduction, nous sommes aussi à l'affût des possibles bénéfiques pour nous-mêmes. Tels sont les enjeux du clonage thérapeutique, des recherches sur les embryons et le développement de cellules souches en vue de thérapies cellulaires de toutes sortes : comme s'il s'agissait de mettre en place des usines de fabrication des pièces détachées du vivant – des pièces de rechange garanties d'origine, compatibles évidemment.

Il y a là un domaine de faits où c'est bien d'action sur soi qu'il est question, même si celle-ci se réalise finalement sur le dos de quelqu'un qui sera un tiers, même virtuel et potentiel, quelqu'un qui pourra toujours dire qu'il « n'a pas demandé à naître » à défaut

de pouvoir dire qu'il n'aurait pas demandé à mourir : action sur le désir de reproduction et de postérité, action de l'homme sur l'homme à partir de lui-même comme être sexué.

Ici encore, ce n'est rien de vraiment nouveau : l'humanité a toujours agi sur sa reproduction. Tant bien que mal, elle a régulé sa reproduction et sa démographie. D'abord à travers les règles de l'exogamie, à travers la prohibition de l'inceste et les systèmes de parenté, en définissant qui peut (qui a le droit de) se reproduire avec qui. Elle a aussi exercé cette régulation de manière empirique, artisanale et indirecte à travers l'organisation plus ou moins efficace de la production, à travers les guerres et les conflits, le contrôle *a posteriori* des naissances (infanticide) ou leur encouragement. Sauf que dans toutes ces actions, l'humanité agissait sur elle-même à travers des mécanismes relevant des grands nombres, de l'anonymat des foules, de la sommation des arbitraires individuels ou des régulations globales des comportements. Il ne s'agissait même pas encore de ces « politiques de la population » que l'on voit se développer au XIX^e siècle quand les gouvernements commencent à prendre en charge la santé, l'hygiène, les incitations démographiques, quand ils initient des politiques qui s'appelleront d'abord des politiques de natalité puis d'eugénisme avant de devenir, en des termes plus convenables, des politiques de « sécurité sociale ».

Ce qui doit nous faire réfléchir, c'est que désormais l'action de l'humanité sur elle-même passe non

seulement toujours par ces régulations générales qui relèvent des politiques de la population et de la santé, par ce que Foucault appelait les biopolitiques, mais qu'elle passe aussi concrètement par ces décisions qui concernent le plus intime et le plus personnel, qui touchent au cœur de l'intime et au cœur des désirs (désir de l'éternité, désir de l'autre, désir d'enfant). Les grands nombres ne résultent plus comme par enchantement de l'anonymat des vies innombrables mais des décisions les plus personnelles, raisonnables ou irresponsables, désinvoltes ou désorientées. Bref, l'eugénisme, en devenant l'affaire des couples et parfois d'individus seuls, s'est privatisé.

Devant l'évidence d'une instrumentation de l'homme par lui-même à si vaste échelle et si variée, la réflexion n'est évidemment pas restée inactive. Éthique et bioéthique ont connu un renouveau peu surprenant, notamment au sein des comités du même nom qui ont dû être mis en place un peu partout pour aider ceux qui décident en matière légale ou réglementaire, pour aider le Législateur à s'y retrouver entre demandes sociales divisées et contradictoires, moralité des mœurs et puissance technique, pour aider aussi ceux qui ont à prendre des décisions concrètes. Les institutions académiques ont suivi. Les interrogations sur les biotechnologies se sont multipliées. La littérature (Houellebecq, Dantec) est redevenue un laboratoire d'idées.

Mon propos dans cet essai est de contribuer à ces réflexions à partir de l'étude critique de l'approche ontologique ou plutôt techno-ontologique développée récemment par le philosophe allemand Peter Sloterdijk. En m'appuyant sur les idées de Sloterdijk, en reconstituant leur contexte et en cherchant à évaluer leur cohérence, j'essaierai de voir quelles sortes d'attitudes nous pouvons adopter vis-à-vis des actions que les hommes mènent sur eux-mêmes et sur l'espèce, avec quelles chances aussi d'adopter des attitudes crédibles – et crédibles en quel sens.

*

* *

À l'automne 1999, un débat virulent commença en Allemagne puis se diffusa en Europe à propos des thèses avancées par le philosophe Peter Sloterdijk en matière de biotechnologies et d'interventions humaines sur la vie dans une conférence donnée durant l'été 1999 et publiée sous le titre de *Règles pour le parc humain*¹.

Ce titre déjà doit être pris dans son ambiguïté assumée, puisqu'il peut faire référence aussi bien au

1. Sloterdijk (P.), *Regeln für den Menschenpark, Ein Ant-wortschreiben zu Heideggers Brief über den Humanismus*, Frankfurt a/Main, Suhrkamp, 1999, trad. franç. par Olivier Mannoni, *Règles pour le parc humain*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p. 12.

zoo humain, aux parcs de loisirs et à thèmes du type Disneyland, aux camps de concentration et de regroupement qu'aux parcs aménagés par les hommes pour y abriter leur détente dans la sérénité, leurs jeux esthétiques et leurs rapports poétiques à la nature. Partant d'une relecture de la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger, reprenant Heidegger à la lumière de Nietzsche, de Platon et de l'anthropologie, Sloterdijk y avance deux idées qui furent reçues comme particulièrement choquantes : d'une part qu'il faut voir l'humanité de l'homme comme le résultat d'un élevage et d'une sélection, d'une anthropotechnique, d'autre part que cette anthropotechnique requiert aujourd'hui que l'on entre activement dans le jeu de la sélection en formulant un code des anthropotechniques. Il n'en fallut pas plus pour que l'on dénonçât aussitôt là un « programme Zarathoustra » (Thomas Assheuer¹) de production eugéniste du surhomme, voire des engagements sentant le soufre pas encore dissipé du national-socialisme. La polémique a ses conventions, y compris d'exagération, mais il est vrai aussi que les termes d'élevage, de domestication, de sélection et d'anthropotechniques ne sont pas innocents et que les techniques de manipulation de la vie et de sa reproduction ne le sont pas non plus, y compris quand on les instrumente comme aujourd'hui au nom de la sacro-sainte santé et d'une vie forcément meilleure.

1. Assheuer (T.), *Die Zeit* du 2 septembre 1999.

Composition et mise en page



N° d'édition : FU312601
Dépôt légal : mai 2006

YVES
MICHAUD

HUMAIN
INHUMAIN
TROP HUMAIN

RÉFLEXIONS SUR LES BIOTECHNOLOGIES,
LA VIE ET LA CONSERVATION DE SOI
À PARTIR DE L'ŒUVRE DE PETER SLOTERDIJK

Les hommes ont toujours agi sur eux-mêmes, et pris en charge leur propre évolution. Avec aujourd'hui deux traits absolument nouveaux. D'une part, les capacités d'action de l'espèce humaine sur elle-même sont incomparablement plus puissantes que par le passé, notamment dans le domaine des technologies de la vie. D'autre part, nous contrôlons si bien notre milieu et l'avons si parfaitement aménagé pour notre survie et notre confort que nous avons mis en danger notre environnement.

Le philosophe Peter Sloterdijk conduit une réflexion peu conventionnelle sur ce double déséquilibre, déséquilibre de la domestication de l'homme par lui-même, déséquilibre de l'environnement par la mobilisation infinie des ressources.

En prolongeant ses réflexions, il s'agit ici de réfléchir à cette situation. Faut-il poursuivre et même accélérer sur la voie de la mutation, en inventant le nouvel homme, c'est-à-dire le surhomme ? Ou faut-il à nouveau penser la nature humaine dans sa finitude et, contre la mobilisation infinie, en appeler à la dé-mobilisation et à la voie du Tao, mais au risque de l'étouffement dans la mesure, la sagesse et l'ennui ?